

INVASION 1914
Du Plan Schlieffen à la
Bataille de la Marne

Ian Senior

Chapitre 8 : La veille de la bataille

5 Septembre

Lorsque l'instruction générale n° 6 parvint à Franchet d'Esperey et à Foch dans la matinée du 5, ils ordonnèrent immédiatement à leurs troupes de s'arrêter et de se préparer à l'offensive du lendemain. La nouvelle de la fin de la terrible retraite de quinze jours fut accueillie avec une grande jubilation sur la première ligne.

« La nouvelle apportée par le cycliste s'est immédiatement répandue, et avant même que j'aie donné un ordre ou fait une pancarte, tout le monde était en place, emballé à l'arrière, prêt à partir. Leur regard était exalté ; Tous les hommes, épuisés par la fatigue et le manque de sommeil, retrouvaient leur ardeur et nous nous hâtions vers nos nouveaux avant-postes, malgré le soleil qui tapait plus fort que jamais. Nous ne voulions pas que la fête commence sans nous. »

De plus, comme l'a décrit le médecin en chef de la 70e RI, des hommes qui avaient précédemment prétendu être incapables d'aller un seul pas de plus à cause de la maladie ou de l'épuisement ont soudainement et miraculeusement retrouvé leurs forces et ont déclaré qu'ils étaient assez en forme non seulement pour marcher, mais aussi pour lutter :

« Je venais de signer un billet de congé pour le lieutenant Chevrinais qui n'était plus en mesure de continuer à cause d'un grave problème de foie. Il prit le billet et le mit dans sa poche. « Je partirai après la victoire », m'a-t-il dit ; « Je commande une entreprise, tout en son temps. » Le lendemain, il fut tué d'une balle en plein dans la poitrine. »

Alors que les 5e et 9e armées n'ont pas combattu du tout le 5 septembre, la 6e armée a passé l'après-midi et la soirée dans de violents combats après une rencontre fortuite avec le IVe corps de réserve allemand à environ 10 miles à l'ouest de l'Ourcq. Selon les ordres de Maunoury, ils doivent effectuer une courte marche d'approche se terminant à Monthyon et Penchard, avant de traverser l'Ourcq le lendemain matin. Le groupe de divisions de réserve de De Lamaze (les 55e et 56e) était en tête, flanqué à droite de la brigade marocaine de Ditte et à gauche du VIIe corps de Vauthier (14e division et 63e division de réserve). La 45e division (algérienne) est en réserve et le corps de cavalerie de Sordet est invité à couvrir l'aile gauche de l'armée, à traverser la rivière et à menacer les communications de l'ennemi dans la région de Château-Thierry. Le groupe de divisions de réserve d'Ebener (les 61e et 62e) et le IVe corps n'étaient pas encore disponibles, le second parce que son transport avait été retardé et le premier parce qu'il avait besoin de plus de temps pour se rééquiper après sa défaite dans le coude de la Somme quelques jours plus tôt. Lorsque ces forces arriveront, la 6e armée sera au complet.

Comme nous l'avons vu, le IVe corps de réserve du général von Gronau fut chargé de protéger l'aile droite depuis le nord-est de Paris pendant que le reste de l'armée traversait la Marne à la poursuite des Français. Comme les Allemands descendaient le côté ouest de l'Ourcq à angle droit par rapport à l'avance française, leurs chemins étaient sur le point de se croiser. Vers midi, les Allemands traversèrent la rivière Théroutanne et s'arrêtèrent pour la journée à Barcy (7e division d'infanterie de réserve) et à Chambry (22e division d'infanterie de réserve) au nord de Meaux. Tandis que ses hommes s'installent pour un repas chaud, par mesure de précaution, Gronau envoie des détachements mixtes d'infanterie et d'artillerie pour renforcer la cavalerie, qui monte la garde à l'ouest d'où il s'attend à être attaqué. Un peu plus tard, cependant, il décida qu'au lieu de courir le risque d'être pris dans le flanc, il se dirigerait vers l'ouest et affronterait la menace de front. En conséquence, il donna l'ordre de lever le camp et d'avancer dans la direction générale de

Dammartin ; la 7e division d'infanterie de réserve à droite en direction de Monthyon et la 22e division d'infanterie de réserve à gauche en direction de Penchard, en échelon vers le sud.

Pendant ce temps, les troupes de Lamaze progressent lentement en avançant vers l'Ourcq. Peu habitués aux longues marches, les réservistes, dont beaucoup étaient des Parisiens, souffraient beaucoup de la chaleur exceptionnelle et des pavés durs et inflexibles qui provoquaient de graves ampoules et des pieds ensanglantés. Dans une tentative de leur remonter un peu le moral, plusieurs officiers mirent pied à terre et marchèrent à leurs côtés et chargèrent également les sacs des hommes les plus fatigués sur leurs chevaux pour leur donner un bref répit. En traversant les villages, les quelques habitants restants distribuèrent de l'eau et même du cidre, perturbant la marche et rendant difficile le contrôle par les officiers. En début d'après-midi, au moment où les Allemands levaient le camp, les deux divisions approchaient de leurs objectifs de la journée, St Soupplets pour la 56e division de réserve et Monthyon pour la 55e. À ce moment-là, l'avant-garde de la 56e division de réserve fut repérée par un officier d'artillerie allemand en charge de l'un des détachements mixtes, qui s'était avancé pour reconnaître depuis les hauteurs surplombant le village. Il retourna rapidement à ses batteries dans les anciennes fosses de craie qui parsemaient la crête et donna l'ordre d'ouvrir le feu. Il était environ 13h00 et ce furent les premiers coups de feu de la bataille de la Marne.

Lorsque Gronau entendit le bruit des coups de feu, il ordonna à la 7e division d'infanterie de réserve de se balancer dans sa direction. Le pire affrontement eut lieu à Monthyon où la 14e brigade d'infanterie de réserve fut impliquée dans un violent échange de tirs avec le chef de la 55e division de réserve française qui venait d'atteindre Iverny, le village le plus proche à l'ouest. Bien qu'aucun des deux camps n'ait été en mesure de traverser les champs nus et ouverts entre les deux villages, qui ont été balayés par des tirs continus, les batteries françaises ont remporté un énorme succès dans le duel d'artillerie qui a eu lieu. Tirant à partir de positions dissimulées, ils déclenchèrent un barrage dévastateur sur trois batteries allemandes qui s'étaient détachées par erreur dans une position exposée à la ferme de l'Hôpital, au pied de la colline de Monthyon. En moins d'une heure, les trois batteries sont détruites, plus de 70 chevaux tués et sept officiers et plus de 100 hommes tués ou blessés. Dans le même temps, l'infanterie allemande à proximité s'est précipitée sur plusieurs centaines de mètres pour échapper aux tirs dévastateurs et s'est immobilisée dans une vallée peu profonde à mi-chemin entre Monthyon et Iverny où elle est restée pour le reste de la journée, clouée au sol et incapable de bouger.

Pendant ce temps, la 22e division d'infanterie de réserve était en action contre la brigade marocaine à Penchard, à proximité. Lorsque le général Riemann apprit que la 7e division était attaquée à Monthyon, il ordonna à ses hommes de leur venir en aide en tournant vers le nord sur la route principale lorsqu'ils atteignaient Penchard. Un peu plus tard, peu après que l'avant-garde eut quitté Penchard le long de la nouvelle route, Riemann et son commandant d'artillerie furent consternés de voir une masse d'infanterie marocaine (identifiable à leur uniforme kaki) avancer vers le village par le sud-ouest d'où ils pouvaient frapper la division sur le flanc. Comme l'avant-garde était maintenant incommensurable, il ordonna à la hâte à ses autres unités de s'arrêter lorsqu'elles atteindraient Penchard et de tenir la défense jusqu'à ce qu'elles puissent être renforcées. Heureusement, son ordre parvint à l'unité suivante, le RIR 82, juste à temps pour l'empêcher de partir dans le sillage de l'avant-garde, et en toute hâte, ils traversèrent le village et gravirent les pentes abruptes de la colline boisée proéminente à son extrémité ouest. Après s'être frayé un chemin avec beaucoup de difficulté à travers les broussailles épaisses, denses de ronces et d'autres buissons hauts comme des hommes, ils débouchèrent sur le sommet d'où ils regardaient la plaine ouverte. Alors qu'ils creusaient à la hâte des tranchées peu profondes le long du chemin qui longeait le bord de la colline, ils virent de nombreuses lignes de troupes vêtues de kaki traverser les champs à seulement 500 mètres et se diriger droit vers eux.

Le général Ditte avait ordonné au 2e régiment du colonel Poeymirau d'avancer directement vers Penchard, suivi de près par le 1er régiment. Commandé par le capitaine Richard d'Ivry, personnage légendaire des guerres coloniales, le Ve bataillon est en réserve derrière le centre. Lorsque les 1er et 2e bataillons furent arrêtés par des tirs depuis le sommet de la colline, Poeymirau

ordonna au V bataillon de déborder le village par l'est. Alors que les premiers tentaient d'avancer sous un feu nourri de fusils et d'obus, les hommes de Richard d'Ivry avançaient à un rythme accéléré vers le côté est de Penchard, se déplaçant en ordre étendu et en grands bonds. Les Allemands, dont l'attention était fermement fixée sur la situation devant eux, furent complètement pris par surprise lorsque les Marocains entrèrent dans le village presque sans défense à la charge. Une compagnie submergea le train de combat du groupe d'artillerie de campagne allemand, tandis qu'une autre captura le village après un bref combat au corps à corps, puis gravit le côté est de la colline afin de prendre les Allemands par derrière. Menacée à la fois de l'avant et de l'arrière et avec son artillerie sur le point d'être envahie à tout moment, la position allemande semblait sur le point de s'effondrer. Cependant, à ce moment critique, alors que les Marocains gravissaient péniblement la pente abrupte, retenus par les broussailles denses et les tirs de fusils à bout portant, ils furent renforcés par quatre bataillons qui entrèrent dans le village par le nord. Considérablement en infériorité numérique, et pris au piège entre ces nouvelles troupes et celles du sommet de la colline, les Marocains furent contraints de battre en retraite, laissant derrière eux un grand nombre de morts et de blessés dont leur commandant bien-aimé, Richard d'Ivry, qui insista pour rester à cheval soutenu par deux hommes après avoir été blessé à plusieurs reprises, ainsi que le commandant de la 9e compagnie, Le lieutenant Hugot-Derville qui, bien que grièvement blessé et coincé sous le corps de son cheval, a continué à tenir l'ennemi à distance, revolver à la main, jusqu'à ce qu'il finisse par succomber à ses blessures. Au cours de la soirée, la brigade se replia sur une position défensive traversant Villeroy où elle passa la nuit bivouaquée dans les champs.³ Lorsque les combats prirent fin, Gronau décida de se replier pendant la nuit sur une position défensive plus forte derrière la rivière Théroutte et d'attendre l'arrivée des renforts. Bien qu'il y ait eu de nombreux problèmes (certaines unités ont reçu l'ordre très tard et d'autres pas du tout), elles ont atteint leurs nouvelles positions au milieu de la nuit et ont passé les heures suivantes à se retrancher dans l'espoir que les Français renouvelleraient leur attaque à l'aube.

La nouvelle des combats n'est parvenue à Kluck que tard dans la soirée parce que le quartier général de la 1ère armée n'était pas en communication radio avec Gronau et parce que la reconnaissance aérienne n'avait pas été effectuée dans cette direction. Au lieu de cela, son attention était fermement concentrée sur les événements au sud de la Marne où il espérait toujours rattraper et vaincre la 5e armée française avant qu'elle n'atteigne la Seine. Ainsi, lorsque l'ordre de Moltke de se replier derrière la Marne et d'affronter Paris lui parvint au petit matin, il n'obtempéra pas immédiatement et permit à ses trois corps d'aile gauche, IX, III et IV, de traverser le Grand Morin comme prévu en fin d'après-midi et en début de soirée. Bülow, d'autre part, immobilisa immédiatement la 2e armée, à l'exception du corps de la Garde qui fut autorisé à avancer un peu plus loin pour faciliter le mouvement de rotation le lendemain. En outre, Kluck demanda à Moltke l'autorisation de continuer jusqu'à la Seine avant d'exécuter l'ordre.

« Conformément aux instructions précédentes de l'OHL, la 1ère armée avance via Rebais-Montmirail contre la Seine. De part et d'autre de la Marne, le IIe corps couvre en direction de Paris. À Coulommiers, il y a un contact avec environ trois divisions anglaises, à Montmirail avec le flanc ouest des Français. Ces derniers offrent une vive résistance avec des arrière-gardes, et devraient souffrir beaucoup si la poursuite se poursuit jusqu'à la Seine. Jusqu'à présent, ils n'ont été repoussés que de front et ne sont en aucun cas battus hors du terrain. Leur retraite est dirigée sur Nogent-sur-Seine. Si l'investissement de Paris, qui a été ordonné, est exécuté, l'ennemi serait libre de manœuvrer vers Troyes. Les forces puissantes soupçonnées à Paris ne sont qu'en train de se rassembler. Des parties de l'armée de campagne y seront sans doute envoyées, mais cela nécessitera du temps pour envisager de rompre le contact avec l'armée de campagne en parfait état de combat et de déplacer les 1ère et 2ème armées n'est pas souhaitable. Je propose plutôt : la poursuite à poursuivre jusqu'à la Seine puis l'investissement de Paris. »

La demande de Kluck parvint à l'OHL à midi, suivie peu après par son rapport de situation du 4 septembre et le long message en six parties, qui avaient tous deux été considérablement retardés. La veille au soir, Moltke ne savait pas si Kluck avait reçu l'ordre de revenir en échelon derrière la 2e armée ; maintenant, cependant, il était clair comme de l'eau de roche qu'il avait ignoré l'ordre en

traversant la Marne à une journée de marche de Bülow et qu'il avait de plus l'intention d'atteindre la Seine. Plutôt que de courir le risque qu'un autre message radio soit considérablement retardé, il a été décidé d'envoyer un officier d'état-major en voiture au quartier général de la 1^{ère} armée pour s'assurer que Kluck se conformait immédiatement au dernier ordre. Le choix s'est porté sur Hentsch, le chef de la section du renseignement, au motif qu'il avait suffisamment d'ancienneté, qu'il connaissait extrêmement bien Kuhl, ayant servi à ses côtés pendant plusieurs années à l'état-major général à Berlin, et que, contrairement à Tappen et aux autres officiers supérieurs de l'état-major, il pouvait être épargné de son travail. Après un bref briefing de Moltke, Hentsch partit pour sa mission au quartier général de la 1^{ère} armée à Rebais en début d'après-midi. S'il n'y avait pas de retard, il arrivait tard dans la soirée, à temps pour intervenir avant que Kluck ne donne ses ordres pour le lendemain.

Entre-temps, Moltke avait encore beaucoup d'inquiétude à faire. En plus d'autres renseignements sur les mouvements de troupes françaises vers Paris, le rapport d'un agent affirmait que d'autres troupes britanniques étaient récemment arrivées en Belgique et qu'elles étaient sur le point d'être rejointes dans les environs de Lille par une force d'environ 80 000 Russes qui avait débarqué à Ostende. Comme la brigade de Lepel avait quitté Bruxelles pour rejoindre le IV^e corps de réserve, et que le VII^e corps de réserve était toujours bloqué à Maubeuge, les troupes nécessaires pour sécuriser les communications en Belgique devaient être trouvées ailleurs. Comme la victoire reposait maintenant sur les 3^e, 4^e et 5^e armées au centre, les renforts nécessaires devaient provenir des deux armées de gauche, la 6^e armée bavaroise en Lorraine et la 7^e armée en Alsace, qui jusqu'à n'avaient joué qu'un rôle secondaire dans la campagne. Deux corps et une division de cavalerie furent donc demandés à la 7^e armée et la 6^e armée fut invitée à désigner les unités qu'elle pouvait épargner. Cependant, les premiers insistèrent sur le fait qu'ils ne pouvaient se permettre d'abandonner qu'un seul corps et les seconds refusèrent de libérer des unités tant qu'ils n'auraient pas capturé Nancy. Moltke n'avait pas l'autorité de passer outre le prince héritier bavarois qui commandait la 6^e armée ; seul le Kaiser pouvait le faire, mais il s'est rangé du côté de ce dernier. En conséquence, Moltke fut contraint pour le moment de revoir à la baisse ses plans pour sécuriser la situation en Belgique ; à la place, une nouvelle 7^e armée serait formée sous le commandement du général von Heeringen, qui comprendrait toutes les forces actuellement en Belgique ainsi que le XV^e corps et la 7^e division de cavalerie, retirée de l'aile gauche. En supposant que la 6^e armée s'empare de Nancy et mette deux corps d'armée à sa disposition, la nouvelle armée serait composée de six corps, à savoir deux d'Anvers, un de Maubeuge et trois de l'aile gauche.

Lorsque Hentsch atteignit Rebais après six heures de route au moment où le crépuscule tombait, son apparition fut une surprise pour Kluck et Kuhl qui attendaient impatiemment que Moltke réponde à leur demande par radio. Selon Kuhl, il a commencé par brosser un tableau sombre de la situation globale.

« La situation est mauvaise (misslich). Notre aile gauche est bloquée devant Nancy-Epinal et ne fait pas un pas en avant, malgré de lourdes pertes. Verdun est coupée. À l'ouest de Verdun, les 4^e et 5^e armées exécutent un mouvement enveloppant pour prendre le flanc des Français, qui sont situés derrière le front Verdun-Toul. Là aussi, l'avancée n'est que lente. Des transports semblent avoir eu lieu de l'aile droite française en direction de Paris. Ils semblent préparer quelque chose de similaire plus au nord, probablement dans la région de Lille. Des troupes anglaises fraîches sont en train de débarquer, peut-être à Ostende. Il est possible qu'ils renforcent Anvers. Une situation entièrement nouvelle attend la 1^{ère} armée. Il n'est plus question de notre percée sur la Haute-Moselle comme nous l'avions compté. Les Français ne sont nullement retenus partout, d'importants transferts de troupes sont en cours. Le danger sur notre flanc droit augmente, bien qu'une attaque ne semble pas imminente. La proposition que nous avons faite ce matin de repousser les Français au-delà de la Seine est maintenant écartée. »

Il n'y avait pas d'autre choix ; La 1^{ère} armée doit se replier derrière la Marne et faire face à Paris sur la défensive. En réponse, Kuhl a dit qu'il serait très difficile de faire marche arrière parce que la ligne de marche traverserait les trains de bagages et de combat et causerait beaucoup de confusion et de retard. Interrogé sur le moment probable de la contre-attaque de l'ennemi, Hentsch répondit

que, de l'avis de l'OHL, elle n'était pas imminente et que le mouvement rétrograde pouvait être effectué calmement et sans hâte. (Au moment où il parlait, le IVe corps de réserve était attaqué.) Heureusement, des ordres provisoires avaient déjà été préparés pour cette éventualité et ils ont été achevés à la hâte et émis à 22h00 pour que la retraite commence le matin. Le mouvement commencerait à l'ouest avec le IIe corps et s'étendrait progressivement vers l'est, les IVe et IIIe corps partant plus tard dans la journée. Comme c'était le plus à l'est, le IXe corps aurait un jour de repos le 6 septembre et suivrait le surlendemain. Des avant-gardes devaient être envoyées en avant pour sécuriser les passages sur la Marne, et le corps de cavalerie de Marwitz reçut l'ordre de masquer le mouvement en direction de Paris et de la Seine inférieure. Au cours de la nuit, cependant, la nouvelle arriva que le IVe corps de réserve avait été attaqué par une force supérieure et avait besoin de renforts d'urgence. Le départ du IIe corps, qui était l'unité disponible la plus proche, a donc été avancé de l'aube jusqu'aux premières heures du matin dans l'espoir qu'il arriverait à temps pour éviter la défaite.

À GQG, Joffre a passé tôt la matinée à attendre l'arrivée de nouvelles des Britanniques. La veille au soir, lorsque l'instruction générale n° 6 avait été donnée par télégramme chiffré aux armées, il n'avait été au courant que de la rencontre de Bray entre Franchet d'Esperey et Wilson. Cependant, lorsque le major de Galbert arriva plus tard dans la nuit avec la nouvelle de la rencontre Galliéni-Murray à Melun, il se rendit compte que les Britanniques seraient déconcertés par la présence des deux plans et incertains quant à la version qui serait exécutée. Vers 9h00, cependant, un coup de téléphone d'Huguet lui permet d'avoir l'esprit tranquille

« Le maréchal va se conformer aux intentions exprimées dans l'ordre n° 6 du GQG, mais en raison du repli effectué la nuit dernière dans le but de laisser plus de place à la 6e armée pour déboucher au sud de la Marne, il ne sera probablement pas possible d'occuper exactement la position Changis-Coulommiers mais une position un peu en arrière de celle-ci. Les détails des marches sont à l'étude. Dès qu'ils seront fixés, ils seront télégraphiés à GQG. En résumé, demain matin, l'armée britannique sera en position face à l'est, mais un peu en arrière de la ligne qui lui avait été initialement assignée. »

Joffre avait travaillé sans relâche pendant plus de quinze jours pour amener les Anglais à coopérer à ses plans ; maintenant que cela avait finalement été réalisé, il a décidé de se rendre à Melun pour remercier personnellement son homologue. La réunion débuta en début d'après-midi et eut lieu au château de Vaux-le-Pénil où Sir John French avait ses quartiers privés. Tous les témoignages oculaires s'accordent à dire qu'après avoir souligné l'urgence de la situation, Joffre a lancé un appel à l'aide émouvant et très personnel au commandant en chef britannique.

« Aucun témoin ne peut oublier la scène. Comme décor, un petit salon Louis XV, vidé de ses meubles, est entré par des portes aux arcades décorées. Seule une grande table à tréteaux de bois blanc séparait les acteurs, d'un côté, dos à une fenêtre se trouvait le général Joffre, entouré du colonel Huguet, chef de la Mission française au quartier général britannique... par le lieutenant-colonel Serret, notre dernier attaché militaire à Berlin, par le commandant Gamelin et par le capitaine Muller ; de l'autre côté se tenait le maréchal French ayant à ses côtés plusieurs de ses officiers d'état-major, parmi lesquels se trouvaient le général Murray, le général Wilson et le major Clive, chargés de la liaison avec notre quartier général.

« Le Français, d'apparence très lourde, se mit immédiatement à parler avec autorité. Il s'expliquait lentement, par des phrases simples, ponctuées d'un geste court et répété de ses avant-bras par lequel il semblait jeter son cœur sur la table, derrière laquelle, appuyant son poids sur ses deux mains, l'Anglais écoutait d'oreilles ardentes et attentives. Élégamment vêtu de son sobre uniforme kaki, le maréchal paraissait mince et, malgré la couleur grise de ses cheveux et de sa moustache, étonnamment jeune. Il ne parlait pas français, mais il le comprenait assez bien pour ne pas perdre un mot de ce qu'on lui disait. Il n'y avait pas besoin d'interprète, et lorsque le général Joffre, au bout de son éloquence et se retournant brusquement, termina son discours en invoquant l'honneur de l'armée anglaise, le maréchal ne cacha pas l'émotion qui le saisit. Après un bref mais très émouvant silence, il donna alors sa parole que son armée ferait tout ce qui était possible pour les hommes... Bien mieux que ses paroles, le son de sa voix, les larmes qu'on distinguait sur le bord de

ses paupières, donnaient la conviction que ce n'était pas seulement par le possible, mais aussi par l'impossible que nos alliés avaient décidé de forcer la victoire. Pour la première fois, le cœur des deux armées battait à l'unisson. »

Après cet échange émouvant, la réunion s'est terminée en apothéose lorsque Murray a souligné qu'ils ne seraient pas prêts à avancer avant 9h00 le lendemain, soit trois heures plus tard que prévu. De plus, en raison de la confusion résultant des deux réunions, elles partiraient d'un point bien en arrière de celui indiqué par Joffre. Les troupes étaient trop fatiguées pour revenir sur leurs pas aujourd'hui et donc, lorsque l'attaque commencerait, elles seraient séparées de la 6e armée sur leur gauche par un petit espace et de la 5e armée sur leur droite par une beaucoup plus grande.

Cependant, rien de tout cela ne parut affecter outre mesure Joffre, et il accueillit la nouvelle avec équanimité; tout ce qui importait, c'était la promesse de French que ses hommes feraient tout leur possible pour que l'attaque soit un succès. À la fin de la réunion, ils prirent le thé ensemble, puis Joffre partit pour son nouveau quartier général au couvent des Cordeliers à Châtillon-sur-Seine d'où il dirigerait la bataille. Comme ses généraux avaient déjà reçu leurs instructions et que l'on disait que les troupes se dirigeaient en bon ordre vers leurs positions pour l'attaque, il ne restait plus qu'à composer un ordre du jour inspirant. Assis dans le cadre austère de son bureau, une petite pièce peu meublée aux murs blanchis à la chaux qui trahissait ses origines de cellule de moine, Joffre a écrit un message qui ne leur laisserait aucun doute sur la gravité de la situation.

« Au moment où la bataille sur laquelle repose le destin du pays est sur le point de commencer, tous doivent se rappeler que le temps de regarder en arrière est passé ; Tous les efforts doivent être concentrés sur l'attaque et le refoulement de l'ennemi. Les troupes qui ne peuvent plus avancer doivent à tout prix garder le terrain conquis et mourir sur place plutôt que de céder. Dans les conditions actuelles, aucune faiblesse ne peut être tolérée. »

Il avait fait tout son possible pour remporter la victoire ; Désormais, tout dépendrait de l'énergie, de la ténacité et de la bravoure des soldats ordinaires, de plus en plus épuisés et démoralisés par leur retraite désespérée de quinze jours à travers leur patrie.